

LA CULTURE TRANSGRESSE LES PLATS – UNE APPROCHE TRANSDISCIPLINAIRE DES ROMANS DE YASMINA KHADRA, TAHAR BEN JELLOUN ET RACHID MIMOUNI

Magda-Roxana BRUMA-MAILLEBUAU

ketkatm@yahoo.com

Université « Ștefan cel Mare » de Suceava (Roumanie)

Abstract: *In this article we want to show the importance of food, as a cultural mark and identity component, in the life of the Maghrebians, peoples who endured the colonialism and its consequence, the acculturation. Our analysis follows the unique way of writing of these authors, their involvement and their creative process, their stylistic and aesthetic choices, their ideologies. The analysis is based on the study of Magreb's society and religion, which were depicted by the novelists in their novels: Partir and Le dernier ami (Tahar Ben Jelloun), Ce que le jour doit à la nuit (Yasmina Khadra), L'Honneur de la tribu (Rachid Mimouni). Tahar Ben Jelloun is the most famous Moroccan writer, whose novels written in French are a mirror of the muslim Moroccan society. He is the advocate of tolerance and cultural preservation. Yasmina Khadra is the Algerian novelist who tries in his books to reconcile the Maghrebian and the Occidental cultures, in spite of the evident conflict. The author Rachid Mimouni militates for the keeping of the ancient traditions of the Maghrebians and denounces the aculturality. The aim of this article is to point out that the gastronomy represents a form of survival and resistance that defines the Maghrebian peoples in their struggle against the overwhelming Occidental culture. The preservation of food traditions is a way of stating the cultural identity and affiliation. The novels of Mimouni, Khadra and Ben Jelloun by their forms of manifestation and topics are a cultural manifesto and a way of preserving and sharing the Arab-Berber patrimony and its culinary heritage.*

Keywords: *food, traditions, resistance, identity, acculturation.*

Notre analyse des romans de Yasmina Khadra, Tahar Ben Jelloun et Rachid Mimouni concerne le rôle des plats et des repas traditionnels maghrébins dans un univers marqué profondément par le colonialisme français et pour les Maghrébins qui, à cause de la persécution politique, ont dû émigrer en Europe.

Les pays du Maghreb forment un espace qui subit le poids de la culture et de la civilisation françaises qui affecte non seulement la vie politique et sociale, mais pénètre dans l'intimité de la vie familiale et modifie la manière de vivre.

L'acculturation est un phénomène profond qui entraîne des changements au niveau social et comportemental, mais surtout qui détermine des troubles émotionnels et psychologiques, qui se reflètent au niveau de l'identité culturelle et personnelle, mais aussi dans un changement des pratiques alimentaires.

L'héritage colonial et la politique assimilationniste qui a eu lieu en l'Algérie et au Maroc laisse un capital culturel français très lourd, qui a mis son empreinte sur toute la société maghrébine ce qui détermine l'apparition d'une nouvelle génération d'écrivains qui se caractérise par une écriture de la responsabilité.

La littérature maghrébine est une forme de résistance des peuples opprimés et veut dépeindre les peuples indigènes par une écriture testimoniale. La récupération du patrimoine culturel maghrébin, après l'époque coloniale, se fait dans la littérature par l'introduction des traditions, parmi lesquelles celles liées à la gastronomie locale sont très vives. Les héros des romans sont des gens simples, du peuple, qui valorisent leur héritage culturel et gastronomique.

Nous nous proposons de décortiquer les marques identitaires comme les éléments traditionnels spécifiques, la gastronomie locale, les coutumes qui montrent l'appartenance culturelle et ont une importance vitale dans la configuration identitaire. Les éléments culturels, religieux, linguistiques constituent la robustesse de la civilisation maghrébine et qui forment le support identitaire de chaque natif de cet espace.

Dans notre recherche nous allons partir de ce que le sociologue Jean-Pierre Poulain affirme dans son étude sur les pratiques alimentaires qui sont « le résultat de la rencontre d'un mangeur [...], d'une situation [...] et d'un aliment » (Poulain, 2013 : 184-185). Ce que nous décelons de cela est que pour analyser le mode d'alimentation d'un peuple il faut tenir compte des trois aspects : des consommateurs, d'un certain contexte social et culturel et aussi des représentations des aliments.

Pour le sociologue et anthropologue Claude Lévi-Strauss l'alimentation est une « activité humaine universelle : pas plus qu'il n'existe de société sans langage, il n'en existe aucune qui d'une façon ou d'une autre ne fasse cuire certains au moins de ses aliments » (Lévi-Strauss, 1964 : 404), ce qui signifie que ce processus complexe se retrouve au carrefour du culturel et du naturel.

Selon Jean-Jacques Boutaud, le professeur en Sciences de l'information et de la communication, la consommation des aliments n'appartient seulement au champ de la perception, mais cela est vue comme un phénomène social qui est influencé par plusieurs facteurs culturels et sociaux, comme l'héritage culturel, et elle est liée à l'identité personnelle et de groupe :

« Du sensoriel au symbolique, les sensations prennent sens sur le fond identitaire du rapport à soi et aux autres ; du symbolique au sensoriel, l'inscription sociale et culturelle des objets et situations de communication (normes, rites, codes, processus culturalisés) contribue à préfigurer un monde de sensations et d'émotions à partir d'images et de valeurs préexistantes. » (Boutaud, 2015 : 15-16)

C'est toujours Boutaud, le spécialiste dans le domaine de l'alimentaire et du sensoriel qui affirme que : « tout aliment est porteur d'une dimension symbolique, à l'intérieur d'environnements, de significations encore plus larges, comme ceux du goût,

propres ou non à une culture, ou du partage alimentaire, à la base du lien social » (Boutaud, 2005 : 12). Il ouvre le chemin dans l'interprétation du discours alimentaire, en mettant en évidence la valeur symbolique des aliments à l'intérieur d'une culture.

En partant de ces connexions socio-culturelles qui existent entre la dimension alimentaire et celle identitaire d'un individu ou d'une communauté, nous allons mettre en lumière comment le discours alimentaire des personnages est influencé par leur culture et par la vie sociale maghrébine, dans le cadre d'un contexte historique troublant.

En suivant la célèbre philosophie du gastronome et auteur culinaire Jean Anthelme Brillat-Savarin, « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce qui tu es » (Savarin, 2019 :144) nous allons dresser le tableau du monde alimentaire maghrébin, tel que l'on retrouve dans les livres des trois écrivains, Mimouni, Khadra, Ben Jelloun.

La culture alimentaire maghrébine est en fait une culture qui se caractérise par le bonheur du partage, par l'hospitalité, ce qui est visible par l'emploi des plats communs, le manque des couverts et le plaisir d'offrir de la nourriture même dans des conditions de paupérisation. Les habitudes alimentaires des Maghrébins sont liées à la cuisine naturelle, ancestrale et aux rythmes des saisons.

Un autre aspect que nous voulons souligner dans notre analyse est le fait que dans la société arabo-berbère du Maghreb l'homme est celui qui soutient la famille et fournit les nécessaires et la femme est responsable de l'opération culinaire, de la préparation des plats traditionnels et celle qui s'occupe du foyer, donc les rôles sont très bien établis dans la structure de la famille. Les femmes sont celles qui transmettent le savoir-faire de la gastronomie saine. Le patriarcat et les éléments conservateurs et traditionnels sont très fort ancrés dans la culture musulmane de Maghreb.

Les romans analysés dans notre article sont : *Ce que le jour doit à la nuit* de Yasmina Khadra, *L'Honneur de la tribu* de Rachid Mimouni, *Partir* et *Le dernier ami* de Tahar Ben Jelloun.

Le romancier algérien Mohammed Moulessehoul¹, connu sous le pseudonyme Yasmina Khadra, est l'écrivain exilé en France qui dénonce les souffrances causées par le colonialisme et ses conséquences principales, l'acculturation et la famine, qui affectent tous les aspects de la vie des Algériens, surtout les traditions.

Le roman *Ce que le jour doit à la nuit* de Yasmina Khadra est un livre qui porte vers le monde algérien. Ce roman traite les thèmes de l'acculturation, de la revendication de l'identité culturelle, de l'appartenance, de l'inégalité sociale et l'histoire individuelle de l'homme dans sa quête du bonheur et le devoir vers ses ancêtres. Dans son livre, Khadra montre comment le héros, le petit Younes, est affecté par le changement des coutumes alimentaires, au moment où il quitte sa famille traditionnelle algérienne, qui n'a plus les moyens de l'entretenir, et il part vivre avec la famille de son oncle marié avec une Française et qui vit comme les Occidentaux.

Dès les premiers contacts du protagoniste avec la famille adoptive, le personnage découvre un monde totalement différent de celui qu'il connaissait parce que les manières à table sont un trait culturel occidental, inconnues et bizarres pour le petit paysan algérien. L'enfant Younes ne se sent pas bien à table, il est incommodé par la nouvelle manière de manger. Les nouvelles habitudes alimentaires ne lui sont pas familières et il ressent une

¹ Les romans les plus connus de Mohamed Moulessehoul sont : *La Foire des enfoirés*, *Morituri*, *Double Blanc*, *L'Automne des chimères*, *Le Part du mort*, *Les Agneaux du Seigneur*, *À quoi rêvent les loups*, la trilogie *Les Hirondelles de Kaboul*, *L'Attentat*, *Les Sirènes de Bagdad*, *L'Imposture des mois*, *Cousine K*, *La Rose de Blida*, *La Longue Nuit d'un repentant*, *Ce que le jour doit à la nuit* *L'Olympe des infortunés*, *L'Équation africaine*, *Les Chants cannibales*, *Les Anges meurent de nos blessures*, *Qu'attendent les singes*, *La Dernière Nuit du Raïs*, *Khalil*.

sensation d'étrangeté : « J'étais très mal à l'aise, à table. Habitué à manger dans le même plat que le reste de ma famille, je me sentais dépaycé en disposant d'une assiette individuelle. » (Khadra, 2008 : 80). Au sein de la famille de son oncle, le personnage central de ce livre est forcé de changer d'un âge très jeune le mode de se comporter à table et cela lui cause une véritable souffrance. Dans la culture algérienne les repas sont perçus comme le temps du réconfort et du partage et ce changement radical imposé par les nouvelles règles occidentales déterminent une aliénation et la perte des repères. Cette transformation extrême en ce qui concerne le comportement alimentaire se reflète au niveau psychologique et émotionnel parce qu'elle a lieu au niveau intime de la famille.

Yasmina Khadra décrit le mode de vie des gens pauvres de l'Algérie pendant la colonisation, qui n'ont pas les moyens de vivre autrement et qui doivent survivre en partageant la nourriture. L'enfant Younes passe ses jours parmi les femmes et les autres enfants de l'habitation commune et voit la misère qui est autour de lui, mais aussi le soutien et la tendresse mutuelle qui existent entre les femmes. La pauvreté est très difficile, mais grâce à l'aide réciproque qui existe dans la communauté, les femmes réussissent à la dépasser avec dignité :

« En l'absence des hommes, partis aux aurores se tuer à la tâche, les femmes se retrouvaient autour de la margelle et tentaient de donner une âme à notre trou à rats [...] Les femmes s'entendaient bien entre elles, se serraient les coudes. Quand l'une d'elle tombait malade, elles s'arrangeaient pour mettre quelque chose dans son chaudron, s'occuper de son nourrisson et se relayer à son chevet. Il leur arrivait de partager entre elles un bout du sucre. » (Khadra, 2008 : 37-38)

Le romancier donne une image très touchante de la vie en misère du peuple algérien, qui garde les traditions et les rôles dans la hiérarchie sociale. Le chaudron prend une valeur symbolique, car il devient le centre d'un foyer partagé par plusieurs familles pauvres, il est la source de la vie et du bonheur la petite communauté. Le partage n'est seulement une forme de l'hospitalité et une manière de créer des liens sociaux, mais il acquiert une valeur supérieure, celle de la résistance contre l'oppression d'un peuple traumatisé, qui grâce à l'empathie et à l'humanité, continue en dépit de toutes les difficultés du destin. Par leur étroites liaisons sociales, les femmes font un très grand effort pour garder vif l'esprit de la culture maghrébine, même dans des conditions très précaires.

Le colonialisme cause l'appauvrissement de la population algérienne qui souffre de faim et des persécutions. La famine est une situation habituelle dans la vie des Algériens. Par exemple, la famille de Younes mange en la cachète le soir, parce qu'ils respectent les autres qui souffrent de faim, mais eux aussi, ils n'ont pas les moyens de partager leur repas : « nous dinâmes tard dans la soirée, en catimini, par respect pour les gens du patio qui souvent n'avaient pas grand-chose à manger. » (Khadra, 2008 : 70).

Le drame social est très profond parce qu'il ne s'agit pas d'une oppression politique, mais les conséquences sociales d'une vie à la limite de la subsistance. Le lecteur voit donc l'image d'un peuple qui souffre à cause de la pauvreté, où les gens vivent en commun, sans intimité, dans les pires conditions imaginables.

Yasmina Khadra est l'écrivain algérien qui connaît les problèmes de son peuple, en conséquence il veut montrer que le mode de vie et les traditions du peuple algérien ont déterminé sa survie et ont gardé sa vitalité au fil du temps.

Pour les Algériens qui vivaient sous le colonialisme français, le phénomène de l'acculturation est encore plus accentué après la Seconde Guerre Mondiale, quand les

Américains envahissent l'Algérie. Le clash des civilisations est mis en évidence par l'inondation du marché algérien avec de nouveaux produits alimentaires occidentaux, que les jeunes commencent à consommer en tant que des produits de la modernité, en laissant en subsidiaire les produits traditionnels. Les troupes américaines sont celles qui apportent avec elles un nouveau mode de vie et de manger. Les marchandises américaines sont l'emblème de la plus forte civilisation occidentale : tout et concentré et délicieux, mais en même temps artificiel et nocif. Pour un peuple habitué à manger des produits sains et naturels, l'invasion du marché algérien avec les articles occidentaux détermine la perversion d'un univers et des changements irréversible : « Oncle Sam n'avait pas débarqué que ses troupes, il s'était amené avec sa culture aussi : boîtes de rations garnies de lait concentré, de barres de chocolat, de corned-beef ; chewing-gums, Coca-Cola, bonbons Candy, fromage rouge, cigarettes blonde, pain de mie. » (Khadra, 2008 : 159-160). L'énumération des biens alimentaires de provenance américaine forme l'image de l'arche puissante société de consommation occidentale complètement nouvelle et différente de celle maghrébine.

Rachid Mimouni² est le romancier qui s'occupe dans ses livres du thème du pouvoir, de la pauvreté, de l'acculturation et de la perte de l'identité. Son œuvre est un manifeste pour la sauvegarde de la culture algérienne. L'écrivain s'intéresse aux réalités sociopolitiques et culturelles d'une société postcoloniale dominée par le chaos et qui suit le mouvement de la modernité. Il met en évidence le conflit entre deux cultures différentes comme système de valeurs et crée un roman qui raconte le monde maghrébin en français. Le romancier met en lumière le noyau de la culture et civilisation algérienne – la tribu.

Le roman *L'Honneur de la tribu* présente l'histoire d'une tribu indigène qui a dû abandonner ses terres à causes des colons français et se reloger dans des zones arides pour recommencer la vie dans le désert. L'auteur décrit la sagesse d'un peuple qui a su se débrouiller dans les pires conditions de la vie et a trouvé dans la nature les ressources et les moyens pour survivre :

« Nos aïeux découvrirent les vertus des plantes aborigènes, l'olivier au bois si dur, le figuier aux branches difformes. L'un les fournissait en huile et savon, et le fruit séché de l'autre constituait l'essentiel des provisions pour les hivers du froid et de la famine. [...] Les tiges de grenadier et les plantes de menthe s'étiolèrent en dépit des soins prodigieux, comme se desséchèrent les néfliers et les thuyas. Le blé ne put jamais s'acclimater, l'orge rendait dix fois moins que dans la vallée du myrte. » (Mimouni, 1999 : 45)

En respectant les connaissances ancestrales et, par nécessité, les tribus indigènes ont réussi à survivre même dans le désert. Les membres de la tribu ont toujours préservé l'environnement et ont seulement pris le nécessaire pour leurs besoins primordiaux. La culture des terres et l'introduction des plantes agricoles n'a pas été un succès dans un climat désertique ce qu'a rendu la vie de la tribu encore plus difficile, ils sont restés à la pitié de la nature hostile.

Pour mieux endurer la honte de la défaite, les Algériens ont recouru à l'humour et ont seulement prétendu d'accepter les envahisseurs. La tribu perçoit l'image des colonisateurs français d'une manière ironique, avec plein d'humour. Les indigènes voient les représentants des forces armées françaises comme des personnages caricaturaux et leur

² Rachid Mimouni est reconnu pour ses romans : *Le printemps n'en sera que plus beau*, *Le Fleuve détourné*, *Une paix à vivre*, *Tombéza*, *L'Honneur de la tribu*, *La Ceinture de l'ogresse*, *Une peine à vivre*, *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*, *La Malédiction*, *Chroniques de Tanger*.

donnent des surnoms ridicules. Le commandant de l'armée est surnommé « Tête-d'Oignon », parce qu'il est chauve. L'humour authentique des membres de la tribu est lié à leur univers simple, ils créent un surnom gastronomique pour leur ennemi, pour mieux résister à l'oppression coloniale.

Un personnage repère dans le roman mimounien est Georgeaud, soldat algérien de l'armée française pendant la Deuxième Guerre Mondiale qui a passé une période de temps en France, après la fin de la guerre, où il a été abandonné par les troupes françaises. À cause de la guerre il a perdu sa mémoire et, par conséquent, son nom et son identité. Il a pris un nouveau nom français, un patronyme, celui de son employeur. Il a été forcé de vivre dans le nouveau climat, très sombre et différent de celui de son pays, de renoncer aux préceptes de vie islamiques et pratiquer les coutumes occidentales. Il commence à consommer du porc et aussi de l'alcool, des produits interdits dans l'Islam parce que l'exile le transforme à ce point que sa mémoire refuse à l'aider s'adapter dans le pays de ses ennemis. En dépit de son état psychique, il n'a pas oublié ses racines algériennes. L'alcool n'est pas pour lui la voie pour oublier, mais au contraire, une modalité de se rappeler et maintenir le contact avec ses origines. La voix du sang se fait entendre quand il est ivre. La vérité surgit seulement quand le personnage essaie d'effacer ce qu'il est en réalité. La perte de la mémoire et le changement d'identité du personnage Georgeaud sont causés non seulement par les horreurs de la guerre, mais aussi parce que le personnage a dû changer son mode de vie et adopter celui des colonisateurs, car il a dû vivre en France, comme les Français, et oublier son identité algérienne et sa religion islamique :

« J'y ai aussi perdu la mémoire, dont pourtant les racines son seules à nourrir de sève notre être exilée. [...] Dans l'espoir de les raviver, j'allais chaque soir écluser en boisson verte la moitié de mon salaire journalier. À vivre là-bas, j'ai fini par m'habituer à ne plus voir le soleil pendant la plus grande partie de l'année, à ne plus boire de thé, à marcher sous la pluie, à compter mon argent, à manger le porc gras qui rend l'haleine fétide. J'avais même renié le turban. » (Mimouni, 1999 : 145)

La répudiation de sa propre religion et les interdictions alimentaires causent de la souffrance et un blocage émotionnel. Se forcer d'être quelqu'un d'autre et à consommer des choses qui contreviennent avec ses convictions religieuses entraînent des troubles profonds.

Ce qui est mis en avant dans ce roman est surtout la comparaison permanente entre les membres de la tribu, qui sont les gardiens des traditions ancestrales et la nouvelle génération des Algériens des villes qui ont subi l'influence de l'acculturation et se comportent comme les Français :

« Mais ils n'appréciaient ni la viande de nos moutons ni celle de nos chèvres. Ils préféraient faire venir la leur par énormes quartiers gelés. Nous apprîmes par la suite que non seulement beaucoup d'entre eux consommaient les boissons interdites, mais qu'ils osaient introduire les bouteilles chez eux et les sirotaient. » (Mimouni, 1999 : 162-173)

Les jeunes générations d'Algériens qui ont vécu dans une société dominée par le colonialisme étranger ont un comportement alimentaire complètement différent de leurs ancêtres. Ils ont appris les habitudes alimentaires françaises et se comportent de la sorte : ils boivent de l'alcool et mangent des produits congelés, au détriment de la nourriture fraîche préférée par la tribu. Cette nouvelle génération est le miroir d'une société qui a beaucoup changé sous l'influence de la culture française. Les villes sont le symbole de la

civilisation occidentale, abondante et opulente, surtout de point de vue alimentaire, car par les produits congelés ou en boîte sont omniprésents parce que leur préservation et leur transport sont faciles.

Un autre aspect social qui change en contact avec la nouvelle génération acculturée est le comportement des commerçants. Au moment où les représentants de la tribu, habitués avec le commerce arabe, fait dans la confiance et dans la tranquillité, se retrouvent dans les magasins modernes, ils voient un autre mode de faire de commerce, l'occidentale, axé sur le client, qui impose une certaine attitude de la part du vendeur et un certain stress pour les clients pour les déterminer à consommer et, de cette manière, en obtenir du profit : « Nous préférons l'homme qui nous recevait dans son magasin sans se croire obligé de nous sourire ni de nous pousser à l'achat et qui, souvent, étendu sous les figuiers, nous laissai nous servir nous-mêmes. » (Mimouni, 1999 : 174)

L'auteur veut relever aussi le contraste qui existe entre les enfants de la tribu et ceux qui ont vécu dans les villes coloniales. L'aisance de la procuration de la nourriture et l'accès à celle-là est une différence frappante entre les deux catégories d'enfants : les enfants de la tribu doivent se battre pour garder leur part et valorisent beaucoup plus tout ce qu'ils trouvent à manger, parce que pour eux la nourriture représente la vie. Les enfants des villes n'ont aucune appréciation pour les produits alimentaires, parce que dans les villes on trouve tout : « Les fils du village furent étonnés de la facilité avec laquelle ces garçons se départaient de leurs provisions. Ils donnaient avec indifférence, parfois avec soulagement, alors que les nôtres subissaient les pires violences sans céder leur morceau de galette ou leur poignée de figes sèches. » (Mimouni, 1999 : 179)

Les enfants de la tribu ne comprennent pas l'aisance et le standard de vie des enfants riches des villes parce qu'ils ont vécu dans des conditions précaires, dans le respect de la nature et de son rythme, donc dans une certaine frugalité imposée par la vie dans le désert et ont dû se battre pour chaque morceau de nourriture, car leur vie est une lutte constante pour survivre.

Le final du roman est métaphorique, le narrateur parle avec désenchantement de ses compatriotes qui n'ont pas su garder la culture indigène. Les arbres, la source de nourriture et de vie sont touchés par la maladie, une métaphore très plastique employée pour décrire le phénomène de l'acculturation qui a dévoré les valeurs de l'autrui. Les arbres ont une valeur symbolique parce qu'ils représentent la survie et la vitalité d'un peuple très éprouvé et leur disparition annonce une fin tragique pour cette civilisation qui a su toujours garder le respect pour la nature comme source de vie. L'écrivain garde l'espoir pour le futur de son peuple et pour la préservation de son essence et son identité culturelle. Il croit dans la force des origines de son peuple, mais s'interroge sur sa survie en tant que tel :

« Les arbres ont disparu. Une étrange maladie a rongé la base de leur tronc, et un jour de grand vent ils se sont écroulés, toujours enlacés, comme d'éternels amoureux. Tout aussi solidaire fut notre existence. Les racines sont toujours vivaces. Vois les jeunes pousses qui prennent. Survivront-elles ? » (Mimouni, 1999 : 215-216)

L'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun³ souligne dans ses romans *Partir* et *Le dernier Ami* l'importance de la gastronomie traditionnelle dans la vie des Marocains, comme

³ Tahar Ben Jelloun a donné voix aux romans : *Hommes sous linceul de silence*, *Les Cicatrices du soleil*, *Harrouda*, *La Réclusion solitaire*, *La Plus Haute des solitudes*, *Moha le fou*, *Moha le sage*, *La Prière de l'absent*, *Hospitalité française*, *L'Enfant de sable*, *La Nuit sacrée*, *Les Yeux baissés*, *Alberto Giacometti*, *Eloge de l'amitié*, *L'Homme rompu*, *La Soudure fraternelle*, *Poésie complète*, *Les Raisins de la galère*, *La Nuit de l'aveugle*, *Le Racisme expliqué à ma fille*, *L'Auberge des pauvres*,

noyau de leur identité et de leur civilisation. Le respect pour les traditions alimentaires représente une forme de préserver leur culture et une manière de s'affirmer comme différents face aux Occidentaux.

Le roman *Partir* raconte l'histoire d'un jeune Marocain, Azel, diplômé en droit, qui est englouti et détruit par la situation de son pays. Il n'arrive pas à trouver un emploi et il est forcé de faire le compromis de sa vie, devenir l'amant d'un Espagnol riche et vieux, pour partir à l'étranger, où il pense pouvoir s'affirmer. L'Europe ne sera pour lui que l'illusion d'une vie meilleure, mais il ne pourra pas s'échapper à sa condition d'immigrant Marocain, ni au compromis qu'il a fait. Son seul confort est de reconstruire à l'étranger la même forme de cohabitation que chez lui, au Maroc pour se sentir protégé par les siens, contre le monde occidental.

En exil Azel souffre parce que le Maroc lui manque ; il le perçoit dans une image idyllique qui dénote la nostalgie et la tristesse d'avoir quitté son pays, en dépit de son désir frénétique de partir à l'étranger. Au moment où sa sœur arrive en Espagne avec les friandises que sa mère a préparé pour la fête religieuse de Ramadan, Azel retrouve à l'aide des sens, comme Proust, le Maroc d'antan, celui de son enfance, qu'il retrace par les goûts et les odeurs familières : « Le Maroc débarquait en Espagne avec des tajines de poulet aux olives et citron confit, des pastilles de caille, des cornes de gazelle, des gâteaux du miel pour le ramadan [...] de l'encens et un dossier à remplir sur lequel était écrit Lalla Zohra. » (Ben Jelloun, 2006 : 172). La perception joue un rôle signifiant pour l'exilé, qui peut ainsi réjouir de son univers natal : il se transpose dans son monde enfantin et cher, sur la voie du sensoriel, même dans l'exil. Le changement de la culture est un élément très important dans l'exil parce que la nouveauté d'une culture très différente augmente le sentiment de solitude et d'étrangeté.

Le livre *Le dernier ami* est un exemple d'une formidable amitié entre deux Marocains, un musulman et un juif, qui découvrent pendant des années les beautés des deux cultures différentes par l'échange et l'interaction d'entre eux, et aussi celle française. Les goûts des deux amis sont différents, chacun préfère et apprécie ce que l'autre mange : Mamed, le musulman est enchanté par les repas faits maison par la mère de son ami ; Ali, le représentant de la communauté juive, plus pauvre que Mamed, est ravi par ce qu'il mangeait chez son ami, qui achetait des plats locaux ou étrangers :

« Il n'invitait à prendre le goûter chez ses parents. Je le trouvais succulent. Le pain venait d'une boulangerie espagnole alors que le nôtre était fait par ma mère et ne pouvait être que moins bon. À l'inverse, au pain acheté chez Pépé, il préférerait celui de ma mère et me disait : « Tu vois, ça, c'est du pain, tu ne te rends pas compte, il est fait maison, c'est formidable ! » (Ben Jelloun, 2004 : 13)

Les jeunes amis embrassent la culture occidentale, ils consomment même des aliments pendant le mois saint de l'Islam, le Ramadan, chez leur ami français et Mamed essaye le porc et l'alcool, sans avoir des remords. Leur ouverture montre l'esprit libre et

Le Labyrinthe des sentiments, Cette aveuglante absence de lumière, L'Islam expliqué aux enfants, Amours sorcières, Le Dernier Ami, La Belle au bois dormant, Lettre à Delacroix, Partir, Yemma, L'École perdue, Sur ma mère, Au pays, Amine, Beckett et Genet, un thé à Tanger, Jean Genet, menteur sublime, Par le feu, L'Étincelle - Révolte dans les pays arabes, Que la blessure se ferme, Le Bonheur conjugal, Au seuil du paradis, L'Ablation, Mes contes de Perrault, Qui est Daech?, Contes Coraniques, De l'Islam qui fait peur, Le Mariage de plaisir, Le Terrorisme expliqué à nos enfants, Un pays sur les neiges, La Punition, L'Insomnie.

culte de la jeunesse marocaine qui se transpose dans l'aventure des sens, la joie de manger et de vivre sans restriction :

« Durant le mois du Ramadan, on se retrouvait chez le bon Français qui nous préparait des omelettes aux champignons de Paris. Mamed insistait pour avoir une tranche de jambon et un verre de vin. Non seulement, il ne jeûnait pas mais il voulait transgresser les aliments interdits. » (Ben Jelloun, 2004 : 22)

Mamed est un vrai pionnier, il cherche à dépasser les barrières culturelles et celles imposées par la religion et apprécie la valeur de chaque gastronomie. Leur audace et leur curiosité d'essayer des plats d'autres cultures ne sont pas liées à l'interdiction alimentaire pendant le mois du Ramadan, mais au besoin d'être libres et de prendre leurs propres décisions. Les amis partagent des repas entre eux, mais aussi à l'européenne chez l'un de leurs amis Français ce qui montre le vrai Maroc, celui où la religion et la nationalité ne comptent pas, mais ce qui est le plus important c'est l'hospitalité, la convivialité et le respect des autres. Leurs réunions sont le meilleur exemple que les traditions culinaires sont un moyen de mieux se connaître, de partager et d'explorer d'autres cultures et de dépasser l'appartenance culturelle.

Pendant leur jeunesse, les deux amis sont enfermés dans un champ d'instruction militaire où ils sont persécutés pour leurs convictions politiques qui s'opposaient à celles du régime au pouvoir, la monarchie. La punition des jeunes se fait par un mal traitement constant et des repas qui manquaient d'hygiène et de goût, ce qui provoque des troubles alimentaires, les deux ayant des épisodes de vomissement et Ali est sur le point de mourir : « La nourriture servie dans le camp était tellement infecte que je l'ingurgitais à toute vitesse en me bouchant le nez. Ce fut ainsi que j'avalais de travers et faillis mourir étouffé. [...] On n'avait pas de médicaments ni d'eau potable. » (Ben Jelloun, 2004 : 35). Pour les jeunes, la torture de la prison se fait aussi par ce manque des éléments primordiaux, comme l'eau et la nourriture, qui causent des peines physiques et laissent des marques au niveau psychologique.

Emigrant en Suède, Mamed ressent très fort le manque du pays et de sa culture. Malade de cancer, il n'a plus le soutien de ses parents, car sa mère est morte et il recherche un confort dans le souvenir des plats traditionnels qu'il mangeait pensant à son enfance et à sa jeunesse au Maroc. Il les énumère dans sa tête pour que l'image de ses plats lui apporte seulement au niveau mental un peu de soulagement, parce qu'il sait qu'il n'a pas le droit de les consommer. L'imagination joue un rôle très important pour le personnage parce qu'il essaye de reconfigurer, à l'aide des plats, le bonheur et l'affectivité de son monde natal, de sa famille qui lui manque dans l'exile. Chaque friandise est pour lui une partie perdue de son monde et son image l'aide à ressentir des sentiments perdus :

« Je marchais, hagard, avec une violente envie d'être près de ma mère, d'être sur sa tombe et de lui parler. J'eus des larmes aux yeux. Je passais en revue tout ce que j'aimais manger mais que je m'interdisais pour ne pas grossir : des milles feuilles, des cornes de gazelle, des marrons glacés, du pain complet beurre, du fromage de chèvre frais, des amandes grillées, des dattes d'orient fourrées aux amandes, des figues turques. » (Ben Jelloun, 2004 : 118)

Pour Mamed, cette revue des plats préférés ressemble à un retour dans son pays, parmi les siens, un voyage dans un passé cher, dans son pays, où il reprend le contact avec sa culture d'origine. Cet itinéraire culinaire est une symbiose entre le sensoriel et les images

mentales qui sont pareil à un patch qui permet la continuation en dépit de la souffrance. La nourriture a eu toujours un effet calmant pour l'émotionnel et cela est visible même dans la remémoration d'un certain goût ou d'une odeur.

Tahar Ben Jelloun souligne l'importance de la gastronomie marocaine dans les deux romans pour montrer ce fil invisible et indivisible qui existe entre le Maghrébins et leur nourriture. La culture gastronomique joue un rôle très important pour tous les Marocains mais surtout pour les migrants parce que, dans l'isolement du pays et des siens, la nourriture devient le principal réconfort. La nourriture traditionnelle devient pour l'immigrant l'une des connexions les plus fortes avec ses racines et l'une des modalités de se ressourcer. Les plats d'origine maghrébine deviennent, pour ceux qui vivent à l'étranger, le mode de remplir un vide et de mettre en lumière la diversité culturelle.

Le professeur Elena-Brândușa Steiciuc affirme dans son livre *Francophonie & Diversité* que : « Tous ces écrivains, si divers-soient-ils, font un travail de représentation et invention de leur monde, ou bien du monde postmoderne, ou *métissage* et *migration* sont des jalons incontournables. » (Steiciuc, 2017 : 8)

Cette analyse montre beaucoup de changements qui ont eu lieu au niveau comportemental et alimentaire dans le Maghreb postcolonial et pour les Maghrébins qui ont émigré en Europe. L'Algérie et le Maroc, des pays appauvris par le colonialisme français, sont succombés par l'empire de la société de consommation occidentale qui impose son monopole et ses propres règles. Les jeunes générations maghrébines sont fascinées par la brillance et la richesse de l'Occident et elle se modèlent sous son pouvoir, en montrant une totale ouverture envers ce nouveau type de société, en laissant à côté les valeurs de leur propre culture et leurs traditions.

Nous pouvons conclure que cette recherche des romans de ces trois auteurs maghrébins montre l'importance de l'alimentaire dans la survie de la culture et de la civilisation de cet espace tourmenté. Le lien qui se tisse entre le parcours des personnages et leur héritage culinaire représente un tout qui définit l'essence du Maghreb.

Bibliographie

- BOUTAUD, Jean-Jacques, (2015), *Sensible et communication, du cognitif au symbolique*, Paris, ISTE Editions.
BOUTAUD, Jean-Jacques, (2005), *Le sens gourmand, de la commensalité-du goût-des aliments*, Paris, J-P. Rocher.
BRILLAT-SAVARIN, Jean Anthelme, (2019), *Dis-moi ce tu manges et je te dirai qui tu es*, Collection Folio Sagesses, n 6620, Paris, Gallimard.
LEVI-STRAUSS, Claude, (1964), *Le cru et le cuit*, Paris, Plon.
POULAIN, Jean-Pierre, (2013), *Sociologies de l'alimentation, les mangeurs et l'espace social alimentaire*, Paris, PUF.
STEICIUC, Elena-Brândușa, (2017), *Francophonie & diversité*, Suceava, Editura Universităţii „Ştefan cel Mare” din Suceava.

Corpus d'étude :

- BEN JELLOUN, Tahar, (2004), *Le dernier ami*, Paris, Éditions Gallimard.
BEN JELLOUN, Tahar, (2006), *Partir*, Paris, Éditions Gallimard.
KHADRA, Yasmina, (2008), *Ce que le jour doit à la nuit*, Paris, Éditions Julliard.
MIMOUNI, Rachid, (1999), *L'Honneur de la tribu*, Paris, Éditions Stock.